

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO..... 1 Ct.
 Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Editeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boîte 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XVII

ON SE PROVOQUE.

Pendant que ceci se discute d'un côté, de l'autre madame Flambart dit à Paolina :

—A quelle arme vous battez-vous ?

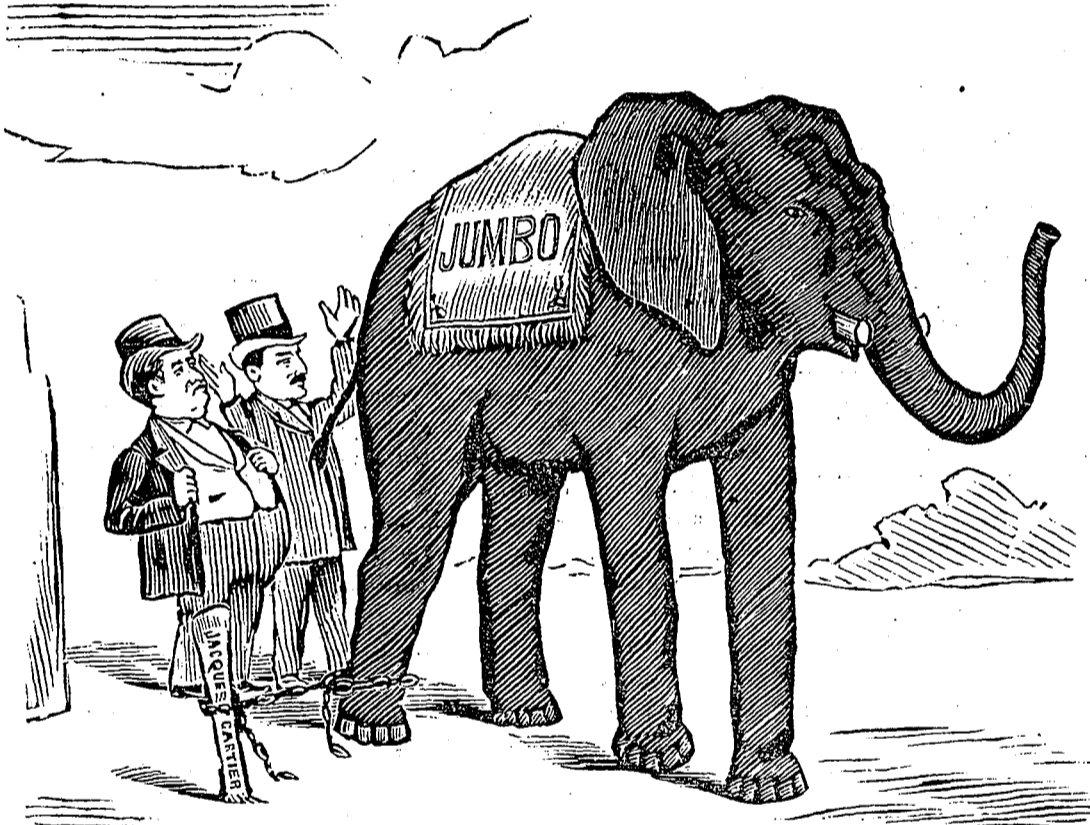
—A l'épée, pas autrement, c'est l'arme des gentilshommes. Si on se servait de la lance, je l'aurais préférée.

—Mais si votre adversaire veut se battre au pistolet ?

—Elle n'a pas le choix des armes ! c'est moi qui ai été insultée la première...

—Mais si pourtant... ?

—Je vous répète que je ne me bats qu'à l'épée ou la lance, je ne sors pas de là. Mais si on me fait des excuses, je les accepte, parce que après tout, j'ai réfléchi. Que des militaires se battent à l'épée ou au pistolet, c'est bien, c'est leur profession; que des bourgeois se battent à coups de cannes, c'est bien : que des coiffeurs se battent à coups de poignes, c'est bien ;



JUMBO.

Mercier.—Sais-tu pourquoi, Mousseau, *Jumbo* ressemble à ton gouvernement ?

Mousseau.—Give it up !

Mercier.—C'est parce qu'il a beaucoup de trompe et peu de défenses.

que des cochers se battent à coups de fouets, c'est bien ; que des boxeurs se battent à coups de poings, c'est bien ; que des chats se battent à coups de griffes, c'est très-bien : mais des écrivains ne doivent se battre qu'à coups de plumes. Il faut que chacun reste dans sa profession.

Les témoins vont se rejoindre, et comme il est impossible de s'entendre pour régler le combat, ils vont trouver madame Pantalon et la prient de les tirer d'embarras. Cézarine, après avoir écouté les deux parties, leur dit :

—Je crois que ces dames n'ont pas très-envie de se battre... dites-leur, à chacune, qu'elles ont avoué avoir eu tort, et l'affaire est arrangée.

XVIII

UN MALADE. — PROMENADE MILITAIRE.

Fouillac a aidé Cézarine à mettre en ordre les articles qui doivent composer le journal que ces dames doivent lancer dans le public.

L'article fait par madame Pantalon tenait à lui seul la moitié du *Perce-Oreille* et devait assurer son succès, c'est du moins ce que pensait la nièce du capitaine, et Fouillac était entièrement de son avis. Ce monsieur se charge ensuite d'aller faire imprimer le journal à Noyon, puis il se rendra à Paris pour faire annoncer dans les journaux la prochaine apparition du *Perce-Oreille*, journal citron, rédigé par des dames qui veulent éclairer leurs concitoyennes.

Mais Fouillac prévient les femmes de lettres que tout cela coûtera beaucoup d'argent, parce que les annonces dans les journaux

sont fort chères, surtout si on veut les avoir aussi belles que les magasins de nouveauté, qui très-souvent prennent à eux seuls toute une page du journal.

—Oui, certes, nous voulons de belles annonces ! dit Cézarine. Qu'importe que cela coûte cher, puisqu'il faut de la publicité, et que cela nous donnera des abonnés?... C'est de l'argent bien placé et qui nous en fera gagner beaucoup. Moi, monsieur Fouillac, je mets ma caisse à votre disposition.

—Moi aussi, dit madame Flambart, je ne suis pas riche comme madame Pantalon, mais j'ai quelques billets de banque au service du journal.

—Et vous, mesdames ?

Les autres indépendantes déclarent qu'elles ne sont pas en fonds pour le moment. Madame Gras-

soulet s'écrie :

Mais puisqu'il y aura de gros bénéfices, on nous retiendra dessus la part que nous aurions dû donner pour les frais.

Fouillac est parti muni de quelques billets de banque, afin de pouvoir établir et faire marcher à Paris cette importante affaire.

Madame Pantalon engage ses adeptes à s'occuper sérieusement du second numéro du journal, pendant que leur placier, — car M. Fouillac était cela pour elles, s'occupait de faire mousser le premier.

Mais de son côté, après l'affaire du maçon, qui avait parfaitement réussi, Frédéric avait cherché autre chose pour donner de la besogne à madame Pantalon, car il n'était pas venu s'établir à Brétigny pour y rester oisif. Un matin, pendant que toute la société déjeunait, Nanon arrive annoncer à la nièce du capitaine qu'un homme demande à lui parler.

—Un homme ? dit Cézarine, et quelle espèce d'homme ?

—Ah ! madame... je crois qu'il est de l'espèce comme les autres.

—Mais est-ce un habitant du village ? est-ce un paysan ?

—Il n'est pas du village ; jo l'aurions bien reconnu sans ça... C'est pas tout à fait un paysan, ni un beau monsieur...

—S'il vient chercher un maçon ou un charpentier, envoie-le promener... nous ne faisons pas cette besogne-là.

—Oh ! non, madame, celui-là ne demande pas un ouvrier... seulement il se tient le ventre...

—Il se tient le ventre ?...

—Oui, madame, tout en me parlant, j'ai bien remarqué qu'il se tenait la bedaine.

—Qu'est-ce que cela peut nous faire ?

—Dame !... il demande la médecine du château...

—Ah ! c'est un malade, et il vient pour une consultation...

—Oui, madame, c'est cela... il est malade.

—Il fallait donc le dire tout de suite. Fais passer cet homme dans